Zeitschrift: Neue Schweizer Rundschau
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 12 (1944-1945)

Artikel: Agrippa d'Aubigné
Autor: Starobinski, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-759388

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

PAR JEAN STAROBINSKI

D'Aubigné redécouvert? Il n'avait jamais été oublié, mais on le rangeait parmi les poètes d'un monde invraisemblable: tant de désordre, tant de reflets d'incendie, tant de corps martyrisés ne semblaient point vrais et passaient pour l'artifice d'un baroque flamboyant. On n'aimait pas cette poétique démesurée, qu'on trouvait gênant de rencontrer entre la pléiade et l'âge d'or du classicisme, offensant l'idée d'une évolution linéaire vers la perfection de la «mesure française»; on se reposait à faire crédit à cette voix pathétique que les critiques de bon ton trouvaient théâtrale et forcée. On ne manquait pas de comparer cette «passion effrénée, et ce fanatisme de sectaire» avec la sagesse méditative d'un Montaigne, qui s'était retiré dans sa bibliothèque et avait passé entre Sénèque et Cicéron, les années où d'Aubigné avait couru les luttes civiles et dans lesquelles, à plus d'une reprise, il fut laissé pour mort sur le champ de bataille.

Mais dès avant la guerre déjà, certaines anthologies nous avaient rendus attentifs à des beautés inconnues, très étranges et très «modernes» (rappelons-nous que Hugo et Baudelaire avaient lu d'Aubigné et en avaient tiré leur profit: la première publication des *Fleurs du Mal* dans la «Revue des Deux Mondes» était précédée d'une épigraphe extraite des *Tragiques*).

Mais surtout, lorsque la France vit l'ennemi s'abattre sur son territoire, lorsqu'elle assista à cette chute du ciel et qu'elle se sentit entrer dans les ténèbres d'une fin de monde, elle se découvrit à égalité de niveau — à égalité de malheur — avec les grandes scènes de famine et de torture dont nous parlent les *Misères* et les *Fers:*

Tel est l'hideux poutraict de la guerre civille,
Qui produit sous ses pieds une petite ville
Pleine de corps meurtris en la place estendus,
Son fleuve de noiés, ses créneaux de pendus...
Après se vient enfler une puissante armée,

Remarquable de fer, de feux et de fumée,
Où les reistres couverts de noir et de fureurs
Départent des François les tragiques erreurs...
J'ai vu le reistre noir foudroyer au travers
Les masures de France...

Et l'on se montrait en silence les passages où il est question de la tyrannie usurpant le pouvoir, de la mainmise de l'étranger sur les conseils du royaume. Au moment où la France était *coupée en deux* (Supervielle) l'on se répétait ces vers redevenus vrais après trois cent cinquante ans:

Les villes du milieu sont les villes frontières;
Le village se garde, et nos propres maisons
Nous sont le plus souvent garnisons et prisons.

Tout cela aussi reparaissait:

Les vieillards enrichis tremblent le long des jours;
Les femmes, les maris, privés de leur amour,
Par l'épais de la nuit se mettent à la fuite;
Les meurtriers souldoyez s'eschauffent à la suitte.
L'homme est en proye à l'homme...
On trouve des moyens, des crimes tout nouveaux,
Des poisons inconnus, ou les sanglants cousteaux
Travaillent au midy, et le furieux vice.
Et le meurtre public ont le nom de justice.

Si actuelle que soit aujourd'hui cette œuvre, si proche qu'elle soit de notre âme d'angoisse et de vengeance, il aura néanmoins fallu que nous fussions guidés vers elle par certaines grandes études de critique littéraire.

Nous devons à Marcel Raymond une profonde approche de l'œuvre d'Agrippa d'Aubigné. A travers les pages qu'il lui a consacrées dans «Génies de France», puis par la préface qui introduit ce récent choix de Prose et de Poésie[1], nous commençons aujourd'hui à saisir la réalité d'un personnage et d'une poésie qui brûlent d'une haute et furieuse flamme. Il s'agissait de situer d'Aubigné au milieu de l'événement de son époque qu'il a produit plus que subi: l'interminable bataille des partis religieux. Il fallait reconnaître sa place (qui est unique) dans l'ordre des styles littéraires, et singulièrement dans le baroque français.

[1] Agrippa d'Aubigné, Prose et Poésie, 2 vol. choix de textes et préface par Marcel Raymond. (Ides et Calendes, Neuchâtel.)

Entre l'expérience vécue et la création poétique, entre le sentiment de la vie et l'art, le voici devenu visible selon toute sa stature de capitaine, et carapacé d'une armure de sombre éclat. Mais rendu à l'histoire de son siècle, n'est-il point en même temps rapproché de nous par le regard profond du critique qui le découvre en son centre? Les forces vives sont mises à nu par l'investigation de Marcel Raymond qui ne cherche qu'à conduire à l'évidence spirituelle et à rendre sensibles certaines énergies cardinales, dans la fraîcheur même de leur activité première, en vue d'une révélation aussi vaste que possible de la personnalité créatrice du poète. L'acuité critique qui s'y emploie a partie liée avec un total respect et avec une pudeur sans faiblesse, si bien qu'il devient possible tout à la fois de toucher profond et de ne rien altérer. D'où cette justesse (ou justice) de la connaissance, qui assure le dialogue entre personnes vivantes. Une telle recherche suppose une passion qui la guide, mais qui sait se faire invisible lorsqu'il faut, pour laisser transparaître et rayonner son «objet».

En plus de cette prose d'une texture si dense que personne ne connaît, le choix que nous propose Marcel Raymond, donne place à de larges extraits de l'«Hécatombe à Diane» et du «Printemps», recueils de la jeunesse du poète. Ecrits à l'occasion de l'amour, ces textes sont en réalité des poèmes du sentiment de la mort, tout remplis d'extraordinaires fulgurations. D'Aubigné est là, cet homme à qui manque l'être unique qui puisse lui donner d'exister (Diane Salviati, nièce de Cassandre et de Ronsard) et dès lors le voici plein de rage de cet être essentiel qui lui fait défaut, le voici renversant son ardeur de vivre en ardeur de mourir, à la poursuite d'une perpétuelle surélévation, qui se force elle-même au delà de la mort. Et la mort, pour d'Aubigné, n'est pas seulement pressentiment abstrait du néant; elle est hantise du cadavre, dans une vision «réaliste» implacable, mais accompagnée de toute la splendeur surnaturelle des torches allumées et des murs tendus de velours noir. Est-ce là pour lui le terme? La promesse de résurrection veille au milieu du décor funèbre, l'âme, rendue à la mort, s'arrachera à ce havre qu'elle aime peut-être trop, pour viser vers une autre vie et répondre à un redoutable appel. C'est bien ici la «ligne sans fin» de l'art baroque que nous retrouvons: un arrachement à soi perpétuel, qui ne s'arrêtera que dans l'extase de la «parousie».

D'Aubigné crée par fureur, par le sentiment de la privation et du manque et par la souffrance de cet appétit insatisfait. Dans les «Tragiques», c'est une fureur de justice — d'une justice qui lui a fait défaut dans l'événement comme Diane Salviati lui a fait défaut dans l'amour. Poète *partisan,* Agrippa d'Aubigné a engagé son sens de l'absolu dans l'histoire de son temps, et il n'a point reçu satisfaction;

il y attendait pourtant l'intervention visible du ciel, mais sa cause demeure privée de triomphe. Le sentiment de frustration deviendra fureur de création poétique, et comme le fait remarquer Marcel Raymond, la grande œuvre vengeresse composée sur le tard prend le sens d'une compensation. D'Aubigné va pouvoir ainsi «rendre» une justice, qu'il n'a point rencontrée ni possédée dans les combats de sa vie, mais dont il sait qu'elle doit exister *quelque part.* Et quelle justice! Il se fait l'annonceur du Jugement qui a lieu au sortir de la mort, rendant ainsi dérisoires les fortunes des méchants, et glorieuses les tribulations des justes:

Les cendres des brûlés sont précieuses graines.

La foi doit être immense, je ne dis pas seulement pour préfigurer l'avènement des corps ressuscités, qu'annoncent des vers si beaux:

Comme un nageur venant du profond de son plonge
Tous sortent de la mort comme l'on sort d'un songe.

Mais l'extraordinaire, c'est que d'Aubigné ait l'audace de préjuger (de juger d'avance) le jugement dernier, c'est qu'il puisse se sentir porteur et exécuteur de la colère de Dieu, accaparant pour son compte la trompette de l'Apocalypse et déchirant le ciel comme un voile sur les profondeurs de l'enfer et de la gloire.

D'Aubigné nous dirait qu'il ne fait que traduire poétiquement les paroles de la Bible, qu'il tient pour éternellement vraies; il ne prétend qu'à leur rendre leur poids terrible et leur valeur incendiaire. Pour lui, l'histoire de son siècle est inscrite d'avance dans la Bible; il suffit de savoir lire: Catherine de Médicis, c'est Jésabel; Henri de Navarre, c'est Joas. Nous n'avons plus cette certitude ni ce courage. Qui ose aujourd'hui dire où est Gog, et qui est Magog, et si les temps sont proches où Israël captif sera délivré et ramené d'entre les peuples? D'Aubigné du moins, par delà toutes les insécurités de son époque, s'appuyait sur une sécurité dernière. Libre à nous de la retrouver ou de la refuser comme un trop facile réconfort.